

CHAPITRE II.

COMMENT concilier ces passages : « Wittgenstein re-
 » poussé, Steinheil battu, dix mille Russes et six généraux
 » hors de combat.... » avec « l'orgueil et la joie dans le
 » camp ennemi, » tandis que dans le nôtre « se trouvent la
 » tristesse et le dénuement. » (Page 225 [160].) La tristesse
 de quoi ? Est-ce d'avoir battu les Russes, ou bien la tristesse
 d'abandonner un pays où *la faim et la maladie* régnaient
 (page 216 [154]), pour entrer dans un pays abondant en
 toutes sortes de vivres et de fourrages ? L'auteur a-t-il donc
 oublié que, lors de l'arrivée du deuxième corps à la Béré-
 sina, les régimens avaient des vivres en abondance et des
 troupeaux à leur suite ?

M. de Ségur fait une singulière description de la retraite
 du maréchal Saint-Cyr; il prétend qu'elle « se fit par toutes
 » les routes qui conduisent à Smoliany. » (Page 225 [160].)
 Le motif de cette marche rétrograde était, suivant lui, de
trouver plus de vivres, de marcher plus librement,
avec plus d'ensemble. La raison de trouver des vivres est
 assez bonne, si l'ennemi ne suivait pas; mais celle de se
 diviser pour *marcher ensemble* (page 226 [160]), nous
 paraît difficile à comprendre. Le maréchal Saint-Cyr, se
 retirant sur le corps du maréchal Victor, fort d'environ
 trenté mille hommes qui, partant de Smolensk, mar-
 chaient sur sa droite, et n'étant pas poussé vivement par
 les Russes qu'il venait de battre, n'avait rien qui pût gêner

sa marche. Aussi ne reçut-il d'échec qu'à une colonne de
 sa gauche.

L'auteur nous représente l'empereur à Mikalewska, n'ap-
 prenant que des désastres. « Sa figure reste la même; il ne
 » change rien à ses habitudes, rien à la forme de ses ordres.
 » A les lire, on croirait qu'il commande encore à plusieurs
 » armées. » (Page 229 [163].)

Les corps d'armée étaient encore dans leur état d'orga-
 nisation, composés de divisions, de brigades et de régimens.
 Les pertes que l'on avait éprouvées pendant la route, les
 avaient certainement beaucoup diminués; mais ce n'était
 nullement une raison pour ne pas leur donner des ordres
 dans la forme ordinaire, puisque leur organisation était
 toujours la même. Bien plus, lors du passage de la Bérésina,
 l'empereur ne changea rien à la dénomination de ses corps
 d'armée, et il fit bien sous tous les rapports. Car l'ennemi
 voyant par les ordres du jour qu'il avait interceptés, par
 les prisonniers qu'il faisait, par tous les moyens qu'il avait
 d'être instruit, que l'armée avait le même nombre de corps
 et la même organisation qu'à son entrée en campagne, n'a
 jamais pu croire aux pertes nombreuses que nous avions
 essuyées, et il nous a toujours considérés comme plus forts
 que nous n'étions en réalité. Si, au contraire, on eût réuni
 plusieurs corps pour n'en former qu'un ou deux, on eût
 par-là révélé à l'ennemi notre faiblesse, en même temps
 que cela n'eût servi qu'à mettre de la confusion dans tout.

« Quant à Baraguay-d'Hilliers, qu'un officier vient d'ac-
 » cuser, il le fait comparaître; et ce général, dépouillé de
 » ses distinctions, part pour Berlin, où il prévient son
 » jugement, en mourant de désespoir. » (Page 230 [163].)

Le général Baraguay-d'Hilliers avait été chargé du com-
 mandement d'une division, qui se formait à Smolensk; il
 avait cantonné ses troupes sur la route de Smolensk à
 Elnia. L'approche de l'armée russe dans cette direction au-

rait dû le porter à réunir sa division, ce qu'il ne fit pas. Le 9 novembre, une de ses brigades fut attaquée par trois chefs de partisans russes; et, quoique forte de seize cents hommes, dont cinq cents de cavalerie, elle capitula et mit bas les armes. Le reste de la division se replia en toute hâte sur Smolensk. D'autres dépôts français, dont le plus considérable était placé à Klemenstiewo, furent enlevés. La plupart des chevaux du train, qui se trouvaient cantonnés dans les environs, à une assez grande distance, furent également enlevés par les cosaques. L'empereur témoigna son mécontentement au général Baraguay-d'Hilliers, de ce que, sachant la marche de l'ennemi, il avait ainsi éparpillé toutes ses forces. Il lui ôta son commandement, et l'envoya à Berlin. Il est faux que ce général ait été *dépouillé de ses distinctions*; il devait être jugé. Pour un général aussi sensible à l'honneur et aussi bon Français que le général Baraguay-d'Hilliers, le malheur d'avoir mérité d'être mis en jugement peut avoir eu une influence funeste sur sa santé déjà très-délabrée*.

Indépendamment des pertes irréparables en hommes et en chevaux, que cette imprévoyance du général Baraguay-d'Hilliers venait de nous causer, l'empereur fut vivement blessé d'apprendre qu'un corps français de onze cents hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie eût mis bas les armes devant des corps de partisans. Le maréchal Ney,

* Dans une lettre du prince de Neuchâtel au général Charpentier, gouverneur de Smolensk, datée de Viazma le 1^{er} novembre 1812, dans laquelle il lui rend compte des mouvemens de l'armée, le charge d'en prévenir les gouverneurs de Mohiloff et de Minsk, lui prescrit de nouvelles mesures relatives aux approvisionnemens, et lui demande également l'état de tous les magasins, subsistances et munitions qui sont à Smolensk, ou lit : « Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvez-lui de ma part cette disposition.

(Voyez l'Appendice.)

quelques jours auparavant, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de cosaques étaient peu redoutables, avait donné ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main; en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition. « Vous serez, lui dit-il, entouré par cinq à six cents cosaques ou plus; mais tenez bon; aucun de vous n'a rien à en craindre. » Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents cosaques. En vain, le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours de ces cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne.

Les réflexions que M. de Ségur, qui nous reporte sans cesse vers le passé pour accuser le présent, fait faire aux soldats sur les trente-quatre jours de repos à Moskou, et sur le peu de soin pris pour pourvoir aux différens besoins, ne montrent-elles pas le désir de censurer l'empereur? Pendant son séjour à Moskou, il prodigua ses soins à son armée. Lors du départ, sa sollicitude se porta d'abord sur les blessés: toutes les voitures, même les siennes, durent en recevoir. Les ordres donnés aux divers commandans des corps, leur prescrivaient d'emporter pour vingt jours de vivres, ce qui paraissait suffisant pour atteindre Smolensk avant les froids. Des troupes et des dépôts de vivres devaient se trouver à Viazma et à Dorogobouje. C'est donc à tort que l'auteur accuse Napoléon d'imprévoyance. Tous nos malheurs n'ont été causés que par le froid, et parce que les ordres de l'empereur n'ont pas été exécutés. (Voyez les lettres de l'empereur, à l'Appendice.)

M. de Ségur termine ces longues réflexions, en disant

que de Moskou « il eût toujours fallu revenir, et que rien » n'avait été préparé, même pour un retour pacifique. » (Page 232 [165].) Eh quoi! si la paix avait été faite, nous n'aurions pas pu nous procurer des vivres, nous retirer sur notre ligne de démarcation! nous eussions manqué de ressources! mais les Russes eux-mêmes n'eussent-ils donc pas été intéressés à nous en procurer?

L'empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables. Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins. L'empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Borysthène. Ayant appris que l'amiral Titchakoff se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée. La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moskou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traîneurs. On espérait que quelques jours de repos en rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même temps que l'empereur, et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche.

On conçoit que M. de Ségur, qui n'avait aucune connaissance des dispositions que faisait l'empereur, ait imaginé qu'il perdait son temps à plaisir. On conçoit aussi que parmi *les sages* dont il nous a parlé plusieurs fois, et du nombre desquels il était sans doute, il y en ait eu quelques-uns qui auraient voulu se retirer en toute hâte sur Wilna, et même

au delà du Niémen ou de la Vistule, quoi qu'il pût en arriver au reste de l'armée. Le maréchal-des-logis du palais est ici, comme ailleurs, l'organe des mécontents, dont il a enregistré les bavardages.

« On savait que Ney avait reçu l'ordre d'arriver à Smolensk le plus tard possible, et Eugène celui de rester deux jours à Doukhowtchina. » (Page 232 [165].) La lettre de Napoléon au major-général, que nous rapportons, dément ce qui est relatif à Ney *. Quant à Eugène, il passa le Wop le 9, il arriva le 10 à Doukhowtchina; il y séjourna, le 11, pour remettre l'ordre et donner un peu de repos à ses troupes; ce ne fut que le 13 qu'il atteignit Smolensk.

Entre autres réflexions que l'auteur prête aux soldats français, on trouve celle-ci : « L'empereur a-t-il ignoré » la joie des Russes, quand, trois mois plus tôt, il se heurta » si rudement contre Smolensk, au lieu de marcher à droite » vers Elnia, où il eût coupé l'armée ennemie de sa ca- » pitale?... Aujourd'hui.... ces Russes imiteront-ils sa faute » dont ils ont profité? » (Page 233 [165, 166].)

Qui pourrait croire que c'est un écrivain portant le titre de général, qui fait une pareille réflexion! Quoi! l'empereur aurait dû ne pas prendre Smolensk et laisser cette place au pouvoir de l'ennemi, sur ses derrières, pour marcher sur Moskou! La paix ne pouvait avoir lieu qu'après avoir battu l'armée russe et s'être emparé de la capitale. Tout le plan de l'empereur reposait sur cette base. Smolensk est,

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Napoléon au major-général.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car on use ainsi le reste du beau temps sans marcher. Le prince d'Eckmühl retient le vice-roi, et le prince Poniatowsky pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit. Sur ce, etc., etc.

avec raison, considéré comme la clef de Moskou, puisque celui qui est maître de Smolensk, peut se porter sur Moskou sans danger, en y appuyant sa ligne d'opérations. Si ce que dit l'auteur était vrai, pourquoi les Russes, dans toutes leurs relations, parlent-ils de la terreur et de l'abattement que la prise de ce point important par les Français, causa dans toute la Russie *? Dans notre retraite, les circonstances étaient tout-à-fait différentes. L'empereur, marchant sur Moskou, devait occuper Smolensk; se retirant sur la Bérésina, il ne pouvait conserver cette place. Kutusof ne devait point perdre son temps à l'attaquer; mais il devait chercher à se réunir, le plus vite possible, à l'armée de Titchakoff pour nous couper la retraite. Il était dans son pays, lui, il n'avait rien à craindre pour ses derrières.

« Augereau et sa brigade, enlevés sur cette route, ne » l'éclaircissent-ils point? » (Page 233 [166].) Le général Augereau et sa brigade furent pris, non par Kutusof, mais par les partisans russes Denisof, Dawidof et Seslavin, qui se réunirent pour cette expédition.

L'auteur suppose que l'empereur est resté dans Smolensk, pour le plaisir « de dater cinq jours de cette ville, » et de donner à une déroute l'apparence d'une lente et » glorieuse retraite. » (Page 234 [166].) Ici l'humeur de ceux qui voulaient se mettre à l'abri du danger, et échapper aux privations le plus vite possible et à tout prix, est encore évidente. Nous sommes obligés de le répéter, l'empereur n'est resté dans Smolensk que le temps nécessaire pour rallier les hommes isolés, évacuer ses blessés et ses

* « La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur » de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moskou, avant » que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la cons- » ternation eût été à son comble, et la nation découragée eût peut-être re- » gretté les sacrifices qu'elle avait faits à son indépendance. » (Boutourlin, tome I, page 304.)

malades *, profiter des ressources de cette ville, et empêcher que sa retraite ne se tournât en déroute, ce qui aurait eu lieu, s'il eût marché constamment et sans s'arrêter. Une preuve que ces cinq jours ne furent pas perdus pour l'armée, c'est que, en sortant de Smolensk, elle a montré de nouveau dans les combats de Krasnoi, qu'elle n'était point dégénérée; et que, depuis ces combats, Kutusof n'osa plus essayer de lui couper la retraite, ni même la suivre de trop près.

L'auteur prête ces réflexions, sur le séjour à Smolensk, à des officiers de Napoléon. Il ajoute qu'elles étaient « se- » crètes, car leur dévouement devait se soutenir tout en- » tier deux ans encore. » (Page 235 [167].) Cet aveu est assez naïf. Quoi! le dévouement des officiers de l'empereur ne devait durer qu'autant qu'il aurait des dotations, des honneurs, de l'or à leur prodiguer!!! Malgré les louanges données à MM. tels et tels, nous doutons qu'ils soient flattés de l'opinion que M. de Ségur a de leur attachement.

A la suite de quelques éloges du général Latour-Maubourg, l'auteur dit: « Il marcha toujours avec le même » ordre et la même mesure, au milieu d'un désordre dé- » mesuré, et pourtant, ce qui fait honneur au siècle, il ar- » riva aussi vite, aussi haut et aussitôt que les autres. » (Page 235 [167].)

On ne voit pas trop ce qu'a de commun l'honneur du siècle avec l'avancement de M. Latour-Maubourg. L'empereur avait pour principe de récompenser le mérite où il le trouvait. Il est d'une rigoureuse équité de reconnaître qu'il l'a constamment mis en pratique, et de lui en laisser tout l'honneur.

* Le 7 novembre, il y avait aux hôpitaux de Smolensk, trois mille six cent soixante-dix-huit malades, dont deux cent deux russes; le 8, neuf cents furent évacués sur Orcha, et les autres le furent pendant notre séjour dans cette ville.

Suivant M. l'officier du palais, l'armée française, forte de cent mille combattans, avait été réduite en vingt-cinq jours à trente-six mille, et ces faibles restes étaient surchargés de soixante mille traîneurs sans armes; ce qui ne supposerait que quatre mille hommes tués, blessés ou restés en arrière depuis le départ de Moscou.

Ces restes de corps d'armée.... « Kutusof allait les faire » passer tour à tour par les armes. » (Page 237 [169].) Cette expression a quelque chose de révoltant dans la bouche d'un Français. Certes, si nos soldats *passèrent par les armes de Kutusof*, les Russes passèrent par les armes françaises, et ils y passèrent si bien que depuis on ne les trouva plus.

CHAPITRE III.

L'EMPEREUR, en quittant Smolensk avec son armée, était obligé de l'échelonner successivement, pour éviter la confusion et l'encombrement de l'artillerie, des voitures et des traîneurs. Le 13, il fit partir la division Claparède avec le trésor et les bagages; et le 14, il se mit en marche lui-même avec sa garde, laissant à Smolensk les corps de Davoust et de Ney, qui devaient se soutenir mutuellement, et évacuer cette ville le 16, après en avoir fait sauter les fortifications.

Napoléon arriva à Koritnia, où il passa la nuit. Le lendemain, Miloradowitch, à la tête de vingt mille hommes, n'osa pas barrer le chemin; il se contenta d'envoyer quelques boulets. L'empereur atteignit Krasnoi: « Le seul aspect de Sébastiani, et des premiers grenadiers qui le » devançaient, suffit pour en repousser l'infanterie ennemie. » (Page 243 [173].) C'est le 14, que la division Claparède, arrivant à Krasnoi, en chassa le corps volant d'Ojarowski, qui voulait s'y établir. La garde impériale avec l'empereur n'avait pas souffert, les ennemis n'ayant pas osé l'attaquer. « Mais, dit l'auteur, les Russes, de leurs » collines, virent tout l'intérieur de l'armée, ses difformités, ses faiblesses, ses parties les plus honteuses, enfin » ce que, d'ordinaire, on cache avec le plus de soin. » (Page 243 [174].)

La garde marchait avec ordre; *ces difformités, ces*

parties honteuses, Miloradowitch craignait de les voir de trop près, puisqu'il n'osa pas s'opposer à son passage. M. de Ségur, qui a fait un portrait si brillant de ce général ennemi, qu'il compare à Murat, se trouve ainsi forcé de démentir par les faits, les éloges qu'il lui a prodigués. Après le passage de la garde, « il s'enhardit, resserra ses forces, » et, descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec » vingt mille hommes en travers de la grande route. Par » ce mouvement, il séparait de l'empereur, Eugène, Davoust et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de » l'Europe. » (Page 244 [174].) L'imagination de M. de Ségur l'emporte au point d'oublier que la scène se passe en Lithuanie!

CHAPITRE IV.

LE prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, avait couché près de Koritnia le 15, était à trois lieues de Krasnoi, lorsque les traîneurs et les isolés, qui marchaient devant lui, furent attaqués par les cosaques de Miloradowitch. Ces hommes, pour la plupart sans armes, se pelotonnèrent, repoussèrent ces attaques, et se retirèrent sur le corps d'armée dont ils avaient fait partie.

Eugène, voyant que Miloradowitch voulait lui barrer le chemin, plaça la garde italienne à droite de la route, et les divisions Phelippon et Broussier à la gauche. La troisième division fut placée en arrière. Dans cette position et quoiqu'il n'eût plus que quelques pièces d'artillerie, et que l'ennemi engageât vingt mille hommes, il repoussa vigoureusement toutes les attaques de Miloradowitch. Pendant tout le combat, le prince avait manœuvré en menaçant la droite des Russes; lorsque la nuit fut venue, et qu'il vit qu'ils avaient considérablement renforcé cette droite menacée, il mit son corps d'armée en marche, pour passer derrière la gauche des Russes. Par ce mouvement, il tourna le corps qui lui était opposé, et rejoignit, pendant la nuit, la jeune garde, qui était en avant de Krasnoi.

Notre historien décrit ces mouvemens d'une manière diffuse, et les entremêle de réflexions intempestives, qui ne font que répandre de l'obscurité dans le récit. Que signifient « ces bataillons ennemis qui hordent les deux côtés